

Spleen covidien

Alain Roy

Numéro 82, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94673ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Roy, A. (2020). Spleen covidien. *L'Inconvénient*, (82), 3–3.

Spleen covidien

ÉDITORIAL **Alain Roy**

J'essaie d'imaginer ce qu'il restera de cette pandémie de coronavirus dans deux, trois, quatre ou cinq ans, lorsqu'elle aura pris fin et qu'elle sera « derrière nous ». Nous aura-t-elle conduits à changer certaines choses dans notre mode de vie ? Aurons-nous tiré les leçons qu'il y avait à en tirer ? Nos existences se poursuivront-elles tout comme avant ?

Dans l'histoire récente, aucun événement n'a bouleversé notre monde avec une telle ampleur. Tous les espaces publics ont été touchés ; un bon nombre des gestes qui forment le tissu de nos habitudes ont été bousculés, empêchés, interdits.

Alors que les scénarios d'issue rapide s'avèrent de plus en plus improbables (on nous annonce que les vaccins ne seront peut-être pas très efficaces, car le virus mutera), j'éprouve de plus en plus, et comme plusieurs sans doute, le sentiment de mener une vie interrompue, en suspens, de me retrouver comme dans une salle d'attente d'hôpital avec le seul désir que ce moment finisse, de pouvoir rentrer chez moi et de renouer avec ma vie d'avant.

Au moment où j'écris ces lignes, nous nous trouvons au seuil d'une deuxième vague, appréhendée ici, de plus en plus manifeste en sol européen. Personne ne sait trop ce qui s'en vient. Il m'arrive de penser que le pire est à venir. Quatre à six mois de confinement et de distanciation sociale, cela se fait sans trop de mal, avec un minimum de discipline, mais huit, dix, douze mois, deux ans ? Jusqu'à quand durera la patience des populations que l'on voit déjà faiblir ? Si nous devons nous confiner de nouveau, combien de commerces et d'entreprises tiendraient le coup ? Pendant combien de temps les gouvernements peuvent-ils imprimer de l'argent sans créer une inflation galopante dont pâtiront une partie des citoyens ? Comme si elle s'adressait à un public d'adolescents débiles, la direction de la santé publique nous informait, il y a quelques jours, que « les activités sexuelles les moins risquées sont celles où vous êtes seul ». Merci beaucoup, on ne s'en doutait pas du tout. Nous voilà éclairés. Quels autres précieux morceaux de sagesse nous attendent de la part de nos dirigeants sanitaires ?

Étant « en plein dedans », nous sommes naturellement portés à nous dire que cette épreuve hors du commun nous marquera, vu son ampleur et les morts et les bouleversements qu'elle a causés ; et pourtant, j'ai du mal à ne pas penser que, l'humanité étant ce qu'elle est, tout ce que nous vivons aujourd'hui, nous n'y penserons plus dans quelques années, nous l'aurons oublié, de même que nous oublions à peu près tout en raison de ce mouvement de

fuite en avant dans lequel nous sommes engagés, c'est-à-dire un présentisme effréné où le passé s'efface au fur et à mesure qu'il s'écrit. On n'a qu'à penser aux attentats du 11 septembre 2001 ou à la chute du mur de Berlin ou à la crise financière de 2008. Tous ces événements qui nous semblaient inouïs lorsqu'ils se sont produits, ne nous paraissent-ils pas déjà lointains, comme des souvenirs qui s'embrument peu à peu, sursollicités que nous sommes par l'ici et le maintenant, par ce bombardement d'information et d'images qui ensevelit tout ce qui ne relève pas de l'immédiat ? Cette pandémie qui nous semble si mémorable actuellement, un jour sans doute nous l'aurons oubliée comme tout le reste.

Cette expérience paradoxale d'*oubli anticipé* que j'éprouve depuis quelques semaines, serait-elle le produit même de notre monde où presque tout semble voué à la disparition ? L'ère que nous traversons, ne dirait-on pas que c'est celle de l'évanescence ? Évanescence de l'histoire, des choses et des êtres. Obsolescence programmée, dématérialisation numérique, postmodernité relativiste, indifférenciation mimétique, amnésie médiatico-publicitaire... nous habitons un monde de flux où les contenus deviennent indifférents, solubles, éphémères, toujours-déjà périmés. Tous ces êtres qui s'affichent sur les réseaux sociaux pour manifester leur existence ressemblent à des fantômes ; le déferlement sans fin des égoportraits secrète une impression de vide proportionnelle à leur quantité astronomique. Et c'est dans ce monde parallèle, surpeuplé de spectres inconsistants, que se dilapide une proportion toujours plus grande du « temps de cerveau humain disponible ».

Certains ont trouvé des vertus à l'expérience du confinement qu'ils auraient vécue comme un moment d'introspection, une forme de « retour à l'essentiel ». Ne nous faisons pas trop d'illusions : l'humanité confinée ne deviendra pas soudainement plus profonde et lucide, elle restera égale à elle-même.

Mais il y a des situations où le confinement peut sembler la seule issue possible, quoi qu'il en soit de ses hypothétiques vertus. S'il fallait que le sociopathe pervers et narcissique, le bouffon sinistre et crapuleux qui s'est introduit d'inexplicable façon à l'intérieur de la Maison-Blanche soit reporté au pouvoir le 3 novembre prochain, je vous annonce que j'entrerai le lendemain dans un confinement total et volontaire sans Internet, COVID-19 ou pas. Pas question de subir quatre autres années de bêtise trumpienne. Vous reviendrez me chercher en 2024. ■